

6

AMOURS DE JEUNESSE

**Se retrouver
à 80 ans**

Hélène est allée chercher Gabriel, son coup de foudre d'adolescence, pour enfin écrire leur histoire

7

SUR LE FEED

**Sexe, fées
et vidéos**

Écrit par des femmes pour des femmes, le « Fairy porn », version épicée de la romantasy, se décline aussi sur les réseaux sociaux

8

UN APÉRO AVEC...

Erika Lust

La réalisatrice et productrice révolutionne le porno avec ses films sans stéréotype de genre, où le plaisir féminin est le fil rouge de l'histoire. Ce qui plaît aussi aux hommes

2

ENQUÊTE

Au lit avec les Français

La sexualité n'est pas un continent figé. D'après la dernière enquête d'envergure sur le sujet, ça bouge même pas mal sous la couette des Français : essor des ateliers ludiques d'initiation au BDSM, rapports sans pénétration, masturbation moins taboue chez les femmes...

l'époque
Le Monde

Par Maroussia Dubreuil

Le passage à Paris, un couple de Suisses est venu étoffer sa garde-robe sado-masochiste à la boutique de « prêt-à-osser » Métamorph'Osse, située à deux pas du Centre Pompidou. Monsieur fond pour un string en cuir, madame pour un harnais rouge, ils reviendront pour les fêtes de Noël, disent-ils. Tout au long de la journée, des habitués et des novices de tous âges se succèdent dans les sous-sols chiquissimes de cette adresse réputée. Une jeune femme essaye sa première robe en latex sous le regard ému de son compagnon, une dominatrice achète un fouet de taille moyenne pour les 40 ans d'une amie, un soumis se tâte devant un costume caniche doublé de soie. Martine, la propriétaire des lieux, joue à la poupée avec ses clients, et son mari, Jean-Pierre, ancien cadre dirigeant et fétichiste des pieds, s'agenouille devant les flâneuses pour leur proposer de masser leurs orteils.

Ce jour de printemps, à la veille de prendre leur retraite, les deux associés du 49, rue Quincampoix, sont satisfaits : leur affaire, lancée il y a trente-quatre ans, ne s'est jamais si bien portée et a trouvé deux jeunes repreneurs. Il faut dire que les jeux BDSM (bondage-discipline, domination-soumission et sado-masochisme) ont la cote depuis le succès de *Cinquante nuances de Grey* (2012), le premier tome de la trilogie érotique de la Britannique Erika Leonard James porté au cinéma trois ans plus tard, qui mettait en scène un jeune et séduisant milliardaire, porté sur les baignées et les menottes. « On a hésité à vendre le coffret d'accessoires de la franchise [du film] parce qu'on trouvait ça un peu cheap, se souvient Martine, qui a finalement cédé. Les pince-tétons étaient très raffinés. »

Nouveau coup de fouet, en 2020, lorsque Kim Kardashian enfle une combinaison Balmain en latex pour la fashion week, un événement relaté dans un épisode de sa télé-réalité. « On a vu débarquer toute une nouvelle population pour la fashion week et le Festival de Cannes, demandant parfois quatre tailles au-dessus pour jouer l'oversize... Même si ce n'est pas tellement comme ça que ça se porte », estime Jean-Pierre.

Le BDSM s'affirme sur les podiums, au cinéma (*La Vie selon Ann*, de la New-Yorkaise Joanna Arnow, 2024), dans les séries (*Bonding*, en ligne sur Netflix depuis 2019) ; les sex-shops ne relèguent plus les laisses et les bâillons derrière le second rideau de leur arrière-boutique ; sur Instagram, Alexandre Contart (mr_alexandrecontart), « influenceur dominant et daddy romantique », déculpabilise ses abonnés. Alors que le savoir-faire sado-masochiste s'est longtemps transmis dans la pénombre des clubs, on peut désormais se former, lors d'ateliers ludiques, au fouet, au shibari (le bondage japonais, traditionnellement à l'aide de cordes de chanvre ou de jute), s'initier à l'art des chatouilles, du meuble humain (appelé « forniphilie »), des aiguilles et participer à des goûters fessées pour taquiner un arrière-train avec une plume.

La popularité grandissante du BDSM n'est pas fortuite. Elle s'inscrit dans une société plus encline à promouvoir une sexualité non pénétrative, mais aussi dans une époque qui cherche à renverser les rapports de pouvoir et ne transige pas avec le consentement. Les membres de la communauté BDSM se doivent d'établir des règles strictes pour formaliser les jeux de manipulation et d'emprise : signaler le début et la fin du jeu (avec des rituels comme épingler un bijou ou s'annoncer avec un autre prénom), définir un *safeword* (un mot ou un geste, qui, une fois prononcé ou effectué par le soumis, mettra un terme à la séance) et s'assurer de la révocabilité du consentement. « En aucun cas, le BDSM ne doit servir de prétexte aux violences conjugales », rappelle aXelle de Sade.

Cette dominatrice professionnelle (rémunérée), autrice de *Kink. Manuel des sexualités créatives* (Anne Carrière, 350 pages, 24,90 euros, paru le 8 novembre), est intervenue à plusieurs reprises devant des cours d'assises pour expertiser des jeux qui ont mal tourné. « Récemment, un homme, accusé de barbarie et de coups et blessures sur sa compagne, s'est défendu avec l'alibi du BDSM. Le couple "pratiquait" vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept... Pour moi, cela n'a rien à voir avec le BDSM mais cela relève de la violence conjugale, parce que si elle fait tomber une assiette et qu'elle se prend une giflette, c'est quoi ? »

Fondatrice de l'École des arts sadiens, à Paris, qui propose des cours théoriques et des ateliers autour des sexualités

BDSM dites « créatives », aXelle de Sade entend dédramatiser cette approche souvent mal connue et caricaturée. Ce samedi après-midi estival, elle anime, en compagnie de trois jeunes hommes, un atelier *tickling* (« chatouilles »), à l'Antre du Chaperon rouge, un lieu tenu secret dans l'Est parisien. La dizaine de participants, pour la plupart des trentenaires, sont invités à se présenter : un couple de cadres, parents de trois enfants, venu pimenter sa vie sexuelle, des soumises qui comptent élargir leur champ des supplices, un sadique franchement sceptique, un blond à queue-de-cheval beau comme un surfeur, un grand brun nostalgique des *Histoires du père Castor*, dans lequel le rongeur va titiller des petons par surprise...

Avant de passer à la pratique, l'organisatrice pose deux conditions : usage interdit du bâillon – des punis pourraient s'étouffer de rire – et consentement explicite. « Les chatouilles ne sont pas un geste anodin et peuvent réveiller des souvenirs traumatisants, puisque c'est une technique utilisée par les agresseurs d'enfants », rappelle aXelle de Sade. Deux par deux, les élèves attachent leur binôme à un poteau

avec un nœud de shibari pour les livrer au supplice. Ils les chatouillent avec leurs ongles, un peigne, une brosse à chat ou encore des martinets en lapin ou en mouton. Glossements, couinements, cris, hurlements, plaintes montent au plafond. Face aux convulsions, mourir de rire prend tout son sens.

Avant de prendre la forme d'une papouille inoffensive, le sado-masochisme a longtemps été considéré comme une maladie. « En décrivant des scènes de torture non consenties, les écrits du Marquis de Sade ont incité les psychiatres du XIX^e siècle, Richard von Krafft-Ebing et Sigmund Freud, à assimiler ces pratiques à une perversion », explique aXelle de Sade. Ce n'est qu'en 1980 que le sado-masochisme a disparu de la liste des troubles mentaux du DSM-III, le manuel des diagnostics et troubles mentaux de l'Association américaine de psychiatrie.

En 2002, la Cour européenne des droits de l'homme a reconnu l'autonomie sexuelle (la possibilité de se livrer à des activités perçues comme dangereuses pour sa personne). Au même moment, Internet a permis aux personnes

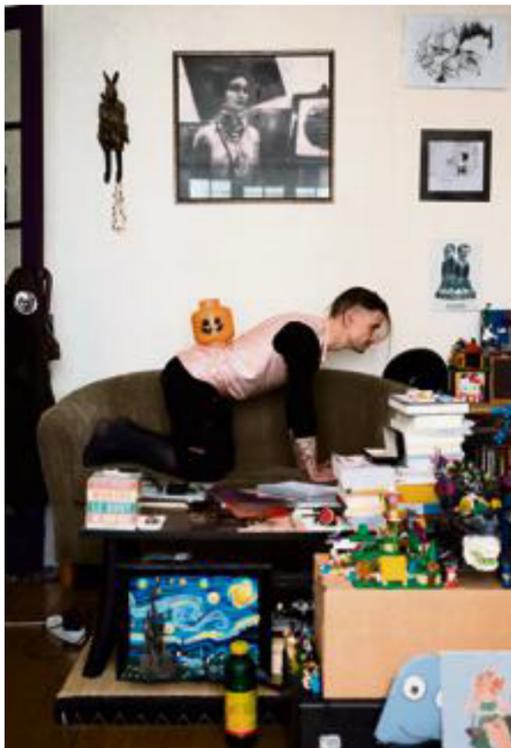
qui fantasmaient d'être mises au piquet de ne plus se sentir seules ni bizarres. C'est alors que le sado-masochisme s'est fait appeler BDSM, sigle lui-même détroné par le petit nom super mignon de « kink » (qui désigne une sexualité hors norme, qui peut associer fétiches et contraintes) – assez flou pour ne pas effrayer les « vanilles » (dont la sexualité se résume plus ou moins au missionnaire avec pénétration vaginale).

Michel, alias MichMich, ingénieur de 50 ans, se souvient de cette période comme d'un petit miracle. « J'ai toujours été attiré par l'esthétique BDSM que je voyais dans Playboy et Penthouse, mais j'ai longtemps pratiqué seul avec des bougies, des pincées à linge, des harnais... Grâce à l'arrivée de l'ADSL, j'ai pu rencontrer des gens comme moi sur les forums Doctissimo et Alt [un site réservé aux sexualités alternatives] », raconte-t-il à la terrasse d'un café en bas de chez lui, dans le Sud parisien. Ce jour-là, Michel porte un collier d'esclave et des anneaux métalliques aux poignets et aux chevilles. Sa séance de la veille a laissé un hématome violet et des traces

de morsure sur ses avant-bras. Des petits points forment des spirales de sang séché sur ses mollets et sur ses cuisses. « On a joué avec une étrille, une espèce de brosse en fer avec des lames pour nettoyer la peau des chevaux, dit-il, en montrant des photographies sur son téléphone. Le BDSM, c'est ma bulle de plaisir, là où je peux m'évader. »

De plus en plus de jeunes soumis, abreuvés de porno en ligne, veulent repousser les limites, sans avoir l'expérience d'un MichMich. « On ne peut pas faire n'importe quoi », souligne Wilfried, un médiaplanneur de 51 ans, qui compare le BDSM à une discipline sportive. De même qu'il s'adonne au CrossFit et a passé trois ans sur des pistes de roller derby, il travaille méthodiquement « [son] cul » pour ne pas se blesser. Ses tiroirs de salle de bains sont remplis de godemichés de toutes les tailles. Surnommé par ses pairs le « geek du BDSM », il est intarissable sur l'évolution du milieu depuis les années 2000.

Cette évolution est tout aussi tangible du côté du travail du sexe. En dix ans, le nombre de dominas professionnelles,



A gauche, Wilfried, chez lui, à Paris, adepte de la forniphilie. A droite, godes, martinets et chaîne anale. MAROUSSIA DUBREUIL POUR « LE MONDE »

SEXUALITÉ

Je peux pas,
j'ai goûter fessées

Jadis sulfureux, l'art du fouet se transmet désormais lors d'ateliers à l'érotisme « ou-ou-ouille », touchant un plus large public. Au risque de perdre sa dimension transgressive ?



La dominatrice aXelle de Sade a fondé l'Ecole des arts sadiens, qui propose des ateliers autour des sexualités BDSM. Ici le 6 juin. MAROUSSIA DUBREUIL POUR « LE MONDE »

c'est-à-dire pratiquant la prostitution, a fortement progressé en France. « Aujourd'hui, on doit payer pour être visible sur un site d'escortes tel que Ladyxena, ce qui n'était pas le cas il y a dix ans », constate aXelle de Sade. Malgré l'existence d'un code NAF (nomenclature d'activités française) du travail du sexe, difficile de donner un chiffre précis. « Presque personne n'utilise ce code, au risque de perturber sa vie pratique [difficultés pour ouvrir un compte bancaire, louer un appartement...] ». Jean-Pierre, l'ancien patron de Métamorph'Ose, estime qu'il y a une centaine de « vraies professionnelles » en Ile-de-France.

Cire chaude, dressage, piétinement, momification, infantilisation... Le travail des dominas est financièrement plus valorisé que celui des escortes standard (250 euros la passe en moyenne, contre 200, évalue aXelle de Sade). « C'est pourquoi il y a de plus en plus d'opportunistes, regrette Michel. Se faire lécher les pieds pour 50 euros, ça attire, notamment de très jeunes femmes [appelées des « baby dommes »]. Quand je vois certaines utiliser le même fouet pour

Lors d'ateliers ludiques, on peut désormais se former au fouet, au shibari, s'initier à l'art des chatouilles, du meuble humain, des aiguilles...

six personnes, c'est le meilleur moyen de transmettre des maladies. »

Comme tant d'autres, Michel a sa page sur FetLife, surnommé le « Facebook du cul », le plus grand réseau social BDSM du monde, créé en 2008. Pour définir son profil, il faut se rendre sur le site Bdsmtest.org. Parmi la cinquantaine de questions en anglais : « Aimez-vous être traité de manière irrespectueuse pendant le sexe ? Aimez-vous vous sentir comme une proie ? » Au final, une myriade de personnalités possibles s'offre à vous : « dégradée » (une personne qui ressent du plaisir à être humiliée), « brat » (une personne rebelle qui aime être remise à sa place), « rigger » (une personne qui se spécialise dans l'art du bondage), « rope bunny » (une personne qui aime être attachée avec des cordes)...

On ne compte plus les sites de rencontres BDSM. Un des derniers nés, Tendrecheri.com, invite les internautes à griffer, fesser, aimer, depuis 2019. « J'ai toujours été attiré par le BDSM, mais je suis rapidement tombé sur des sites de rencontre scabreux, visuellement agressifs,

très pornos, décrit Olivier (qui a requis l'anonymat), 44 ans, son fondateur. C'est pourquoi j'ai eu envie de créer une plateforme où amour et BDSM allaient de pair, axée sur l'échange épistolaire. » Le site en quelques chiffres : 55 % de croissance annuelle, 100 000 inscrits résidant essentiellement en Ile-de-France, en Auvergne-Rhône-Alpes et en Provence-Alpes-Côte d'Azur, dont 65 % recherchent une relation sérieuse. Les 18-40 ans représentent plus de 70 % des abonnés, les femmes 45 %.

Comme sur FetLife, une page recense les événements à venir. « A Paris, vous pouvez avoir le choix entre trois ou quatre soirées BDSM le week-end, note Wilfried, on a fini par rattraper Londres et Berlin. » Lancée à bas bruit en 1993, la Nuit Démonia est devenue la soirée BDSM et fétichiste la plus populaire de France. En juin, elle a rassemblé près de 1 500 personnes, dans la salle Yoyo du Palais de Tokyo, misant sur le thème *neon glow* (« lueur fluo »), loin de l'esthétique standard rouge et noir.

LIRE LA SUITE PAGE 4

OUILLE

A l'Ecole des arts sadiens

Fondatrice de l'Ecole des arts sadiens, en 2021, aXelle de Sade, dominatrice professionnelle, anime la leçon « Les clés du BDSM », à L'Antre du Chaperon rouge, une salle tenue secrète, dans l'Est parisien. « Le BDSM, c'est le domaine du politique incorrect où l'on interprète des rôles inacceptables pour la société... Tout ce qui se dira ici doit rester confidentiel », prévient-elle, en distribuant des photocopies à un petit groupe d'élèves, dont la plupart sont âgés de 20 à 35 ans. Chacun a payé autour de 79 euros, selon une échelle de tarifs solidaire, pour connaître le b.a.-ba des jeux de domination et de soumission, où le consentement est primordial.

Autour de la table, stylo en main, l'auditoire compte un étudiant en psychologie, un barman, un ingénieur, une hypnothérapeute légèrement déboussolée depuis qu'elle a rencontré un homme beaucoup moins obéissant qu'elle ne l'aurait pensé – « Je ne comprends pas, il m'envoie des photos de lui sur une croix mais ne joue pas avec moi ! » –, et Cathy, une soumise mariée à un dominant. Cette Lyonnaise s'est inscrite au cursus complet. A savoir six cours et des ateliers pratiques, ludiques et pédagogiques, au choix : initiation à la contrainte, *medical play*, shibari, meuble humain, régression infantile, éthique du *mindfucking*, dompter le fouet, flagellation...

« Je suis extrêmement sadique, se présente la professeure, tout sourire. J'aime faire couler le sang, marquer les corps, m'approprier l'autre. J'aime faire mal, humilier, maltraiter et ne pas

en avoir honte... » Pourquoi en rougir ? Il suffit de se pencher sur la mythologie et la peinture pour se convaincre que la pratique du BDSM, c'est-à-dire bondage, discipline, domination, soumission et sadomasochisme, a toujours eu cours : le regard extatique du martyr saint Sébastien, Ulysse attaché au mât pour résister au chant des sirènes... « Les musées sont remplis d'œuvres crypto-BDSM », explique-t-elle.

Après un topo sur la dépathologisation progressive du sadomasochisme, les étudiants sont invités à lister les motivations psychologiques des dominants (être adulé, reconnu dans son art, faire tomber les complexes...) et des dominés (devenir le centre d'intérêt, ne plus être dans le contrôle, déculpabiliser...). Dans les deux cas, une volonté de renverser les pouvoirs préside le plus souvent au désir. « J'ai un client qui a des employés de maison, mais il vient faire la vaisselle chez moi, badine aXelle de Sade. C'est souvent mal fait, mais ce n'est pas grave, cela doit rester un jeu. »

Par sécurité, elle conseille aux dominants de se renseigner sur l'état de santé physique de leurs partenaires (foules, asthme, problèmes cardiaques, hépatite, VIH, inspection des grains de beauté...) et mentale (troubles du spectre autistique ou de l'attention, dépression, stress) avant de passer à l'acte. Ancienne cadre des ressources humaines, elle recommande de formaliser par contrat les attentes et les limites de chacun, tel Wanda et Sacher-Masoch dans le roman érotique *La Vénus à la fourrure* (1870). « Si vous êtes poursuivi en justice, ce sera déjà un début de preuve de votre bonne foi. »

Dans la liste des questions à poser pour délimiter les contours du jeu, on trouve par exemple : côté soumis, consentez-vous à être enfermé dans un endroit étroit, dormir attaché, être tenu en laisse, boire de la cyprine, être rasé ? Côté dominant, consentez-vous à sermonner, faire faire des travaux ménagers, tirer les cheveux ? Etes-vous partant pour vous livrer à une douche dorée (uriner sur une personne), une séance de torture des pieds, des jeux de couteau, des fessées, une simulation de viol, fouetter avec une fougère ou poser des orties sur les parties génitales ?

« Lorsqu'on est dominant, il faut savoir garder la tête froide et dire non aux "souminateurs" [ces soumis qui ne prononcent pas le safeword, un mot choisi de commun accord pour stopper la séance, et qui se retrouvent en danger]. » La blague la plus célèbre du BDSM vient à point nommé : Pourquoi Jésus est-il mort sur la croix ? « Parce qu'il avait oublié le safeword », ose un élève.

M. DI